L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DES ANNONCES JUDICIAIRES:—NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 10 FEVRIER 1847.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR
MAGNE & WEISSE,
No 81, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS:
MERCREDI MATIN 10 FEVRIER 1847.

NOMINATIONS WHIGS
POUR SENATEURS
JAMES P. FRERET.
FERGUS GARDERE.

POUR REPRESENTANT DU 3me DISTRICT
RANDELL HUNT.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES WHIGS

Les Whigs de la Nouvelle Orléans sont convoqués à une réunion générale qui aura lieu à la BOURSE St Louis, mercredi soir, à 7 heures, pour adopter des mesures destinées à assurer le succès de leurs candidats à la prochaine élection spéciale. Whigs, trouvez vous en masse à cette assemblée.

ASSEMBLÉE WHIG.

Ce soir les whigs se réunissent à la Bourse St Louis afin de s'entendre sur les dernières mesures à prendre pour l'élection qui va avoir lieu le 12 courant. Bien que cette élection soit partielle, elle emprunte au nom des candidats aussi bien qu'aux circonstances, un véritable intérêt. Les whigs présentent pour le sénat deux des hommes les plus honorables et les plus estimés de notre ville: JAMES P. FRERET et FERGUS GARDERE, ils portent dans le troisième district représentant un orateur d'un talent reconnu, RANDELL HUNT, ils doivent à leurs candidats, ils se doivent à eux-mêmes de ne rien négliger pour obtenir un succès. Que chacun d'eux se pénètre bien de la nécessité qu'il y a pour lui de prendre une part active à cette élection, que tous mettent de l'amour propre à prouver que la Louisiane n'est pas et jamais vouée au local-focolisme; qu'il ne reste à vendre son vote, comme d'autres Etats lui en ont donné l'exemple l'an dernier.

Whigs, répondez à l'appel qui vous est fait pour ce soir; la lutte approche, et vous n'avez pas de temps à perdre.

Premier Concert de Sivori.
THEATRE D'ORLEANS.

Ce soir l'impatience du public pourra se satisfaire. Sivori va nous entendre au Théâtre d'Orléans. C'est une bonne fortune qui causera d'autant plus de plaisir qu'on ne l'attendait pas si tôt. La direction du théâtre d'Orléans mérite qu'on lui sache gré de l'empressement avec lequel elle a mis à la disposition de M. Sivori et sa salle et son excellent orchestre. Nous sommes assurés à l'avance d'une soirée bien organisée et dans laquelle l'entourage ne jurera pas avec l'élément artiste que nous allons enfin connaître.

Du reste le programme de M. Sivori est parfaitement composé, et nous pourrons dès la première audition apprécier les plus saillantes de ses qualités, genre ou genre variés des morceaux qu'il exécutera.

Le doute qui pesait sur le public d'entendre M. Sivori, a été levé par ces mots: on sait qu'on va entendre un virtuose du Nord, et surtout par les souvenirs que se rattachent à ce jeune artiste. Il est, en le soir, le seul élève de Paganini. D'autres ont pu prendre ce titre; mais M. Sivori est le seul qui puisse le faire avec raison. Il a en traditions du maître, et de plus il a l'un de ses instruments, le violon sur lequel il joue, est ce même lui que Paganini en mourant; et il semble qu'il doit y être resté quelque chose de l'ame de ce merveilleux génie. A ce soir donc.

HENRI HERZ. Pendant que M. Sivori joue au Théâtre d'Orléans, M. HENRI HERZ va se faire applaudir à la Mobile. Nous avons annoncé à l'avance ces deux illustres artistes se réunissant pour donner des concerts. Quelque chose d'inouï s'opposa à ce que M. HERZ en fît entendre immédiatement, ses pianos ne sont pas encore arrivés.

A LA BOURSE CANADIENNE. — La navigation vient signaler son passage dans la première immortalité par un acte de bienfaisance: elle sera ouverte demain, de 11 heures du matin à 1 heure et demie du soir, et la recette toute entière sera versée entre les mains de la commission, chargée de recueillir des secours pour l'Irlande. Le public voudra s'associer à la généreuse inspiration des directeurs de la ménagerie.

Ligne de navires à vapeur entre la Mile-Orleans et New-York.

On lit dans le *Herald* de New-York du 31 janvier:

Le premier des navires à vapeur de la compagnie C. H. Marshal, qui sont destinés à faire le service entre cette ville et la Nouvelle Orléans, est maintenant en pleine voie de construction au chantier de Wm H Webb. Il portera le nom d'*Etats Unis* aura les dimensions suivantes: Longueur de quille, 236 pieds, longueur de pont, 244, long leur totale, 250; largeur, 40, profondeur, 30. Il jaugera 1850 tonneaux. Il sera principalement construit en chêne, et en cèdre les aménagements, qui seront combinés de manière à unir la commodité et le confortable, suffiront pour deux cents passagers. Les machines se construisent en ce moment dans les usines de MM. Secor et Co. Il aura quatre chaudières et deux machines, les cylindres auront 79 pouces avec neuf pieds de jeu. Nous donnerons ultérieurement une description plus complète de ce splendide navire. Nous pouvons d'avance affirmer que sous le rapport de la solidité, de la force et de la durée, il sera supérieur à tout ce qui a été construit jusqu'à jour ce de bâtiments à vapeur. On croit pouvoir le lancer vers le 20 octobre prochain."

LE WASHINGTON. — Ainsi, qu'on l'avait annoncé, ce navire qui doit être le premier de la ligne des vapeurs transatlantiques américains, a été lancé le 30 janvier à New York. La foule s'était empressée pour assister à cette espèce de solennité. Le *Washington* est un magnifique bâtiment qui a 220 pieds de quille, 240 pieds de pont, une largeur de 49 pieds et une profondeur de 31 pieds. Il jauge, d'après la mesure de la Douane, 1750 tonneaux; mais sa capacité totale doit être d'environ 2,300. Il a quatre ponts, et il a été construit de manière à pouvoir être formé en Bâtiment de guerre. Il aura deux machines qui sont chacune de la force de mille chevaux; on dit qu'elles sont d'un admirable travail et comme ensemble et comme exécution.

La mise à flots était annoncée pour neuf heures, et elle s'est exécutée à l'heure dite. Vers neuf heures et demie, un coup de canon a annoncé que le navire se mettait en mouvement; en effet on a vu le navire glisser avec rapidité et venir se poser noblement sur les flots au milieu des acclamations de la foule, des salves d'artillerie et du son des cloches des nombreux bâtiments à vapeur qui se trouvaient dans le voisinage.

Le *Washington* doit faire les traversées entre New-York et Brême. Il touchera à Southampton pour y déposer les passagers qui se rendront à Londres par chemin de fer et au Havre par bateau à vapeur. Il sera sous le commandement du capitaine Hewitt, ex capitaine du paquebot Union de la ligne du Havre. Il partira pour son premier voyage le 1er mars prochain.

Extrait de la correspondance du Courrier de l'Intérieur.

WASHINGTON, 31 janvier 1847.

J'apprends que le général Gaines qui est ici depuis quelques jours, a l'intention de publier une adresse dans laquelle il exploquera la mélleure marche à suivre dans la guerre avec le Mexique et défendra la conduite tenue par le général Taylor.

Oui, il aura que le général Gaines, bien qu'il reconnaisse que la lettre du général Taylor, sous la date du 9 novembre, lui a été adressée, ne formellement qu'il en ait autorisé ou permis la publication. Il affirme qu'il a confié cette lettre à l'Editeur de l'*Express* pour la lire et non pour la publier.

Mais l'exposé que nous promet le général Gaines pourra bien se trouver surprise, par suite de la remise en vigueur de l'article 600 des Reglements généraux de l'armée. Le ton de l'article publié hier soir par l'*Union*, sera pour le général un avertissement de rétrocéder la plume et vous garder en place. Je ne pense pas que le public se plaine beaucoup aux exercices littéraires des hommes d'épée. Les commodores Porter et Decatur, les généraux Scott et Gaines n'ont rien gagné avec leurs écrits, et le public savait gré au général Taylor de se réserve sur ce point. Il apprendra avec plaisir que jamais ce général n'avait eu l'intention de rendre ses lettres publiques, et que M. Gaines ne doit pas être comptable de la publicité subreptice qu'elle a reçue.

La séance de demain promet d'être intéressante: on y discutera le bill qui ouvre au Président un crédit de trois millions.

LEGISLATURE DE LA LOUISIANE.

CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS — *Mardi 9 février 1847.* — L'honorable Stephen Duncan, whig, récemment élu représentant par la paroisse de Mare, prend la barre de la Chambre, prête le serment constitutionnel et va occuper son siége.

M. Bryan présente une résolution enjoignant au comité judiciaire de faire un rapport sur l'opportunité d'amender la constitution de l'Etat afin de pouvoir établir des cours des preuves. — Adoptée.

M. Waterson introduit une résolution conjointe invitant nos sénateurs et représentants au Congrès à faire tout leur efforts pour obtenir une loi qui ordonne un nouvel arpentage des terres du 9me district de cet Etat. — Adoptée.

La résolution de M. Sandidge concernant l'impression du rapport des deux Chambres, est prise en considération et passe.

M. Moise, du comité judiciaire, introduit un acte pour amender l'acte relatif à l'enlèvement des enfants. — Première lecture.

M. Sandidge introduit un acte pour amender l'acte relatif à l'élection des juges de paix dans tout l'Etat, les paroisses d'Orléans et de Jefferson exceptées. Ce bill est lu deux fois et référé au comité des affaires paroissiales.

La Chambre s'occupe ensuite du bill relatif aux devoirs et au salaire du coroner. Il s'élève un assez vif débat. Après avoir subi divers amendements, le bill, sur motion de M. Toomey, est déposé indéfiniment sur le bureau à une majorité de 31 voix contre 24.

Le bill relatif au salaire des aumôniers des 1er, 2me, 3me et 4me régiments des volontaires de la Louisiane, est pris en considération et discuté jusqu'au moment de l'ajournement.

SÉNAT. — Cette assemblée n'a s'est occupée hier que du bill de M. Kenner pour l'établissement d'Ecoles Publiques dans l'Etat. Le bill porte qu'une somme de $50,000 sera affectée annuellement à l'entretien de ces écoles, et qu'à cet effet les taxes d'Etat seront augmentées. Le projet de loi établit aussi dans le même but une taxe de capitation, tous les habitans blancs et mineurs devront payer une taxe d'une piastre. Le produit des terres publiques servira également à l'entretien des écoles. — Ce bill, dont on peut apprécier l'importance, a été discuté jusqu'au moment de l'ajournement.

CHOLERA LOCALE.

☞ Le Conseil-Général se réunira cet après-midi à 5 heures.

Le Conseil de la Municipalité No 2 ne s'est pas réuni hier soir, faute de quorum.

DÉBUT DU 2me DISTRICT. — L'avocat de district a interrogé hier des actes d'accusation contre les individus suivans, prévenus de vols, savoir: John Langdon, John Anderson et Michael Finnegan.

Un individu, accusé d'assaut et batterie, a été ensuite mis en jugement et déclaré coupable par le jury.

Le nommé J. C. Johnson comparaissait hier devant le recorder Baldwin, sous la prévention d'avoir donné asyle à une esclave fugitive appartenant à M. J. H. Jones. Johnson a été renvoyé par devant la première cour de district.

PERTE DU Wm R. KING. — On lit dans l'*Advertiser* de Mobile du 8 courant:

"Dans la nuit de vendredi, le bateau à vapeur *Wm R. King* qui remontait la rivière et le *Winnona* qui la descendait, se sont heurtés avec tant de violence, que le premier de ces bateaux a coulé en quelques minutes. Les passagers ont tous été sauvés, on croit que le bateau et la cargaison sont totalement perdus. Cet accident est arrivé près du débarcadère de Beckley, sur la rivière Tombigby."

Le capitaine du *Winnona*, dans une lettre publiée dans le même journal et certifiée par les passagers de ce bateau, donne quelques détails sur la collision qui a été fatale au *King*.

"Le Winnona descendait avec un chargement de coton; une demi heure environ avant d'apercevoir le King, je fis retourner à moitié que l'on entendait au loin le bruit d'un bateau à vapeur qui devait être au delà du détour. Je fis aussitôt partir le sifflet afin d'avertir de notre approche; ne recevant point de réponse à ce premier signal, j'en donnai un second auquel le King répondit en sonnant sa cloche. Le Winnona étant tout au tout du détour, à quelques centaines de yards au dessous du débarcadère de Beckley, et tout à fait dans le chenal, que doit suivre un bateau qui descend. Le King, à ce qu'il paraît, avait à débarquer quelque chose à cet endroit; car au lieu de se rangeant, il essaya de passer en avant du Winnona. Aussitôt que je m'en aperçus, je fis arrêter la machine. Une collision était encore imminente, malgré cette précaution, je donnai l'ordre de reculer, en criant au King d'en faire autant. Mais cette manœuvre ne fut pas assez promptement exécutée; et les deux bateaux se heurtèrent. Le Winnona ne fit que de légères avaries, et je croyais d'abord qu'il en était de même du King; de m'empresse ensuite de lui envoyer mon second avec le canot pour savoir si je ne pouvais pas lui être utile."

Le commandant P. F. Voorhees, qui avait été envoyé pour prendre possession, il y a trois ou quatre ans, une escadre buenos-ayrienne, vient d'être retappelé dans son grade.

ARRIVÉE A BALTIMORE DES RESTES D'INDIANE WATSON ET DU MAJOR RIDGELY. — Le brick C. H. Rogers, parti de notre port, est arrivé à Baltimore le 31 janvier, ayant à bord, comme on le sait, les restes du colonel Watson, du capitaine Ridgeley, du lieutenant Graham, du lieutenant Boyle et des soldats Herman Thomas et George W. Pearson, qui ont été débarqués le lendemain, avec toute la pompe militaire qu'exigeait la circonstance.

MONSIEUR EDWARDS, ce fausseur fashionable qui a occupé pendant quelque temps l'attention publique à Paris, est mort le 23 janvier à l'hospital de la prison de Sing-Sing, où il était enfermé depuis sa condamnation.

Nous republions avec un vrai plaisir l'article suivant qui a paru, il y a environ deux ans, dans un journal français. Il est dû à la plume d'un des collaborateurs dont nos lecteurs ont déjà été à même d'apprécier le mérite dans un autre genre; et il conserve, malgré l'ancienneté de sa date, un véritable intérêt pour tout ce qui porte un cœur américain. On y remarquera, peut-être, un ton quelque peu vif pour un sujet literaire; mais il ne faut pas oublier qu'il paraît pour la première fois à une époque où la presse anglaise de presque toutes les nuances et une certaine portion de la presse française attaquaient avec virulence les Etats-Unis à propos du Texas. Le *Globe*, en particulier, rédigé par M. Granier de Cassagnac, ne faisait remarquer par l'acerbité de sa polémique; et notre jeune compatriote, poussé par le sentiment le plus honorable, voulut faire justice de certaines assertions fort injustes lancées par ce journal. C'est alors qu'il écrivit l'article ci-joint, qui fut publié dans la *Réforme*, l'un des organes les plus avancés du parti radical. On n'a pas oublié que la *Réforme* paraissait à Paris sous les auspices de MM. Ledru-Rollin, Etienne Arago, Lamennais, etc. L'attaque avait été vive; la défense ne le fut pas moins.

LITTÉRATURE AMÉRICAINE. (*)

Sur la fin du dix-septième siècle, on n'était pas encore bien sûr qu'un Allemand put avoir de l'esprit. Le père Bouhours, de la compagnie de Jesus, l'un des interprètes les plus fidèles des ruelles de son époque, se posait gravement cette grave question dans un chapitre de ses *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*. Hâtons-nous d'ajouter, à la louange du bon père, qu'il n'hésite pas un seul instant à se prononcer pour l'affirmative.

Si ce doute médiocrement flatteur pour les compatriotes de Goethe et de Lessing a un peu vieilli, nous craignons bien de rencontrer dans quelques esprits retardataires des préjugés et des préventions à peu près analogues, en ce qui touche les Etats-Unis. — Comme ces bons bourgeois d'Albion qui se figurent assez volontiers que tout les Français étaient des maîtres de danse vivant d'air et autres légèreaux moffensifs, et surtout très friands à l'endroit des grenouilles,— on se représente généralement les citoyens du Nouveau Monde comme une nation de boutiquiers enseveli dans leurs comptoirs, absorbés par les chiffres, les bordereaux ou par les discussions politiques, et ne prenant aucune part au mouvement intellectuel de l'ancien continent. On est convenu de leur reprocher l'avidité, l'égoïsme, le positivisme commercial, comme si c'étaient là des vices inconnus aux aristocraties bourgeoises et marchandes d'Europe. On dit qu'ils sont dépourvus de goût, d'imagination, partant, qu'ils ne sauraient avoir de littérature nationale.

Il est temps d'en finir avec ces banales généralités où se réfugie cette fastueuse ignorance, qui, jugeant tout sans avoir rien appris, croit suppléer par un ton de suprême dédain et un air de complaisante supériorité aux connaissances qui lui manquent.

N'est-il pas étrange, en effet, d'entendre accuser de stérilité intellectuelle un pays qui a donné au monde Washington, Jefferson, les deux Adams, Dickinson, tous les grands et purs patriotes de sa grande révolution? qui a fourni à l'éloquence, à la politique, à la législation Hamilton, Madison, Randolph, Rutledge, Patrick-Henry, ce Démosthène inculte à qui manqua un sténographe; Jay, Wirt, Marshall, Story, Livingston, Calhoun, Webster, Henry-Clay? à la science Rush, Wilson, Silliman, Rittenhouse, Audubon, ce grand naturaliste qui est aussi un grand poète, et des deux ouvriers de génie qu's'appelèrent Robert Fulton et Benjamin Franklin? à l'histoire, aux lettres, à la philosophie Ramsay, Mather, Edwards, Hubbard, Sparks Bancroft, Prescott, Channing, le Lamennais transatlantique;—un de plus profonds penseurs du siècle, Emerson;—Brown, Cooper, Bimms, Washington Irving, Whaston, Sedgwick, Paulding, Sprague, Halleck, Dana, Willis, Longfellow, Bryant,—Bryant surtout, un vrai poète, le poète de la descriptive! Oh oui, sans trop comprendre la portée de ce reproche, que cette littérature est un pastiche de la littérature anglaise.

On voudrait qu'un sœur d'une révolution, au milieu des tempêtes et des luttes d'un gouvernement à double, d'un pays immense à défricher, de gigantesques travaux matériels à conserver et à exécuter, ce peuple de pionniers et de soldats, brisant successivement les liens politiques le chaînes des traditions littéraires, se lançant sur les idées nouveau, une poétique nouvelle, s'élançât du premier bond hors du cercle éternel que parcourent l'esprit humain pour voler à la conquête de je ne sais quelles régions inconnues dans le domaine de l'idéal. On ne réfléchit pas que le développement d'une littérature est toujours subordonné à celui de la langue où elle se manifeste, et qu'elle ne saurait en altérer les bases, en fausser les tendances sans s'endantir elle-même. D'ailleurs, à suivre la route tracée par les immortels génies des Spenser, des Milton, des Shakespeare et des Byron, à engager sur leur propre terrain une lutte hardie avec le travailleurs de l'ancien monde,—à creuser plus profondément les sillons commencés—il y avait encore là, ce nous semble, pour les écrivains d'Amérique, une assez belle mission de gloire à vaincre.

Il s'est trouvé—nous le savons—plus d'un critique pour démontrer, par d'excellentes raisons, que la poésie est impossible aux Etats-Unis.

Peu importe si les faits viennent démentir de la manière la plus éclatante ces assertions pour le moins hasardées—peu importe si ceux à qui on refuse ici le mouvement ont marché là-bas — Il n'est pas dans leurs annales de ces histoires prodigieuses de géants pourfendeurs d'hommes et de montagnes, de chevaliers courant après leur Dulcinée—de batailles cosmoales, de crimes impossibles et de vertus non moins surnaturelles —toutes choses—comme chacun sait, essentielles à la poésie. Leur histoire, qui resplendit au grand soleil, est privée du demi-jour si favorable aux temps antiques—les poètes en exclent et des vapeurs contours dont s'enveloppent les événements, dans la lointaine perspective du passé. L'imagination perdue dans leurs cœdes de verdure y cherche en vain des gothiques édifices, des manoirs crénelés, ces vieux châteaux en ruine parsemés sur le sol féodal et qui lui rappellent d'une façon si attendrissante le beau temps de rapines et d'oppression qui leur a donné naissance. Rien enfin, dans cette primitive nature, qui porte l'empreinte gothique et féodale si chère à l'artiste, au poète —rien qui puisse enfiner un jour une littérature, une poésie nationale. La poésie, bon dieu!—mais qu'ont-elle chercher dans cette atmosphère imprégnée de charbon et de fumée où rononne l'enclume, où retentit la hache et où jour et nuit s'agitent et sifflent et grondent les cent bouches et les cent bras de l'affreux, ce formidable Briarée de l'industrie moderne!— Poésie, poésie, fleur du désert, toi qui veux le silence, l'ombre, le doux murmure du repos, qu'irais-tu faire sinon languir et te dessécher sur cette terre envahie par les Cyclopes—immense usine avec des fleuves pour grandes routes, un continent pour réservoir et le ciel pour soupirail!

Qu'est-ce à dire?—Que pour l'homme, l'accomplissement de cette grande et salutaire loi du travail, obligatoire pour tous, imposée à tous par Dieu même le rend impropre aux nobles délassements de l'intelligence, l'exile à jamais des douces et pures régions de l'idéal,—arrache de son cœur ces immortels instincts du vrai, du beau, du bien que la providence y a déposés pour l'éclairer, le consoler, le soutenir et le diriger dans le chemin, hélas! si plein de ronces et d'anfractuns qu'il a trop souvent à parcourir! Le travail qui élève et purifie l'homme et le rend plus noble, plus grand et plus puissant le avilit, l'incelant et magnifique et tout plein d'harmonies—quand des vieux bois qui frémissent et des grands fleuves qui s'agitent aux gigantesques prairies—des rocades qui murmurent, des cataractes qui gronden! immense et sublime Dieu la grande voix de la création, l'homme, roi des créatures, demeurerait muet, demeurerait muet!—Seul au milieu de l'agitation et du joyeux tumulte qui roule dans chaque bruyche, palpite dans chaque brise et tant tressaillir de bonheur et l'oiseau dispré qui sebla lance aux cimes des arbres et l'insecte d'or qui bourdonne et lorsque des oiseaux, semblent le vieux bison mugissant dans les prairies—et les animaux les plus sauvages cachée dans la profondeur des bois—seul, il se taira—seul, il ne sentira pas s'éveiller dans son âme et courir dans chaque fibre de son être un mystérieux frémissement, un langue et mélodieux concert, plein de joie, de reconnaissance, d'harmonie divine, d'aspirations inconnues!

S'il en était ainsi—et les influences matérielles avaient à ce point desséché son âme, oh! alors il faudrait le plaindre, il faudrait le haïr, et Dieu l'aurait maudit!

Mais avant de l'accabler d'un tel anathème—avant de frapper ce pays d'une sorte d'ostracisme intellectuel, qu'on lise au moins les chants pleins de lyrisme et d'harmonie que les nuages prodigieuses de géants pourfendeurs d'hommes et de montagnes, de chevaliers courant après leur Dulcinée—de batailles cosmoales, de crimes impossibles et de vertus non moins surnaturelles —toutes choses—comme chacun sait, essentielles à la poésie. Leur histoire, qui resplendit au grand soleil, est privée du demi-jour si favorable aux temps antiques—les poètes en exclent et des vapeurs contours dont s'enveloppent les événements, dans la lointaine perspective du passé. L'imagination perdue dans leurs cœdes de verdure y cherche en vain des gothiques édifices, des manoirs crénelés, ces vieux châteaux en ruine parsemés sur le sol féodal et qui lui rappellent d'une façon si attendrissante le beau temps de rapines et d'oppression qui leur a donné naissance. Rien enfin, dans cette primitive nature, qui porte l'empreinte gothique et féodale si chère à l'artiste, au poète —rien qui puisse enfiner un jour une littérature, une poésie nationale. La poésie, bon dieu!—mais qu'irait